



«La formation est devenue illisible»: la difficile équation du Capes de maths

Le manque de candidats au Capes de maths et la baisse de niveau s'expliquent en partie par les défauts de la formation en master Meef. Un bon prof de maths doit-il d'abord être un bon prof ou un bon mathématicien? Les deux, bien sûr. Mais force est de constater qu'il est de plus en plus difficile de satisfaire les deux critères. Le Figaro analysait il y a quelques semaines la baisse du niveau des enseignants en mathématiques, évoquant notamment des opportunités de carrières mieux valorisées et mieux rémunérées dans d'autres secteurs d'activité pour les étudiants en maths. Tout comme la multiplication de vacataires qui n'ont pas le niveau du Capes mais continuent à enseigner, faute de titulaires. Ce qui met en question la manière dont sont formés les étudiants qui souhaitent devenir profs de maths. Et le difficile arbitrage réalisé entre savoirs disciplinaires et compétences pédagogiques.

Tout d'abord, les étudiants en maths qui se présentent au concours du certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (Capes) ne sont pas les plus brillants dans leur discipline. «Les meilleurs font souvent un master recherche pour passer l'agrégation, voire une thèse. Le fossé s'est creusé avec le Capes, dont les exigences ont baissé», explique Benoît Claudon, responsable du master Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (Meef) de maths à l'Université de Rennes.

Or le master de maths «classique» est jugé trop éloigné des problématiques éducatives auxquelles devront se confronter ceux qui deviendront un jour professeur. «Les études de maths restent trop théoriques, contrairement à d'autres disciplines comme la SVT, où on réfléchit davantage à des questions pédagogiques, estime Frédéric Métin, responsable du Meef maths à l'Université de Dijon. Les mathématiciens tombent des nues. Ils suivent une filière qui n'est pas du tout professionnalisante. C'est notre problème en France: dans d'autres pays, en Belgique et au Danemark, on apprend le métier de professeur dès la licence. Ce n'est pas un sous-métier pour des gens qui ont aimé la discipline».

Les maths font toujours figure d'épouvantail

En 2022, seuls 816 candidats ont été admissibles au Capes de maths pour 1035 postes offerts. Comment expliquer cette impopularité des maths, encore plus flagrante que pour d'autres disciplines? Pour certains, on paie aujourd'hui un mauvais usage des maths dans l'enseignement, qui a dégoûté de nombreux élèves. «Les maths occupent une place à part dans l'inconscient collectif: elles sont reconnues, mais on s'en méfie. Elles sont considérées comme difficiles, donc on en a fait un outil de sélection à outrance», constate Benoît Claudon, de l'Université de Rennes.

Les maths font toujours figure d'épouvantail pour la plupart des élèves. «On n'a jamais su se réformer. Certains professeurs sont trop intransigeants et paient leur exigence, ils veulent toujours enseigner comme il y a cinquante ans, poursuit Frédéric Métin. Cela fait longtemps qu'on se plaint d'une désaffection pour les maths pures mais on n'arrive pas à avoir un enseignement moderne des maths. L'aspect logique a notamment disparu».

C'est la raison des réformes successives. Plutôt que d'exiger des futurs profs de maths une maîtrise absolue de leur discipline, on donne sa chance à des candidats davantage intéressés par la pédagogie. Quitte à baisser le niveau d'exigence académique. «Les épreuves du Capes de maths ont changé, au contraire de l'histoire-géographie par exemple, décrit Gaëlle Morvan, de l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (Inspé) de Bretagne. S'il reste un écrit disciplinaire, il y a davantage



d'épreuves didactiques». On évalue alors la capacité du candidat à composer un cours, à corriger des copies, à gérer une classe. «On prépare des étudiants au métier d'enseignant, il ne s'agit pas seulement de savoirs», ajoute Vincent Héry, de l'Université de Picardie.

La baisse du niveau des étudiants et futurs professeurs

Cependant, les réformes à répétition ont eu deux effets pervers. Elles ont d'abord chamboulé la formation au point de la rendre illisible. «Réforme du bac, du lycée, du collège, on a eu droit à tout. Ces changements n'aident pas à stabiliser, on a du mal à suivre, déplore Thierry Astruc, de l'Université de Nice. Il se passe en Meef ce qui s'est passé en licence, où on a morcelé les maquettes. J'avais cette année 22 intervenants pédagogiques pour 13 étudiants. Le suivi pédagogique ne peut plus être fait». Au motif de simplifier les choses en plaçant le concours du Capes en fin de M2, la dernière réforme a grandement compliqué la vie des étudiants. «Avant la réforme on mettait l'accent sur les savoirs disciplinaires en M1 puis sur l'aspect pédagogique en M2. Cela fonctionnait bien», raconte Benoît Claudon, de l'Université de Rennes. Mais la réforme a alourdi le M2. Alors on doit faire des contorsions, commencer le mémoire de M2 en M1, sans que les étudiants puissent se projeter. C'est très bancal.»

Le deuxième effet pervers est la baisse du niveau des étudiants et futurs professeurs. «Ils sont moins autonomes dans leur apprentissage et dans leurs méthodes de travail. La réforme ne va pas dans le bon sens, le niveau disciplinaire est en baisse continue», dénonce Thierry Astruc. Quant au retour des maths dans le tronc commun au programme de 1ère, il semble bien insuffisant pour remédier à la désaffection exprimée par les élèves à l'égard de la matière. «C'est un sparadrap sur une jambe de bois», conclut-il.

